

La culture et ses volontés de puissance

Catherine Mavrikakis

Number 240, Spring 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66501ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mavrikakis, C. (2012). La culture et ses volontés de puissance. *Spirale*, (240), 6-8.

La culture et ses volontés de puissance

PAR CATHERINE MAVRIKAKIS

Dans une nouvelle parue récemment en français, Mario Vargas Llosa parle de sa peur de l'avion et comment il a réussi à vaincre celle-ci par les livres (« Comment j'ai vécu ma peur de l'avion » L'Herne, 2009). Son défunt ami, l'écrivain uruguayen Carlos Martínez Moreno, avait vaincu sa terreur des airs en prenant pour talisman une édition « *en piteux état à force d'être tripotée* » de *Madame Bovary* « *qu'il ne lisait pas mais ne cessait de caresser en vol* », trouvant dans la présence de ce livre à ses côtés une assurance plus efficace contre le crash aérien que les compétences des mécaniciens ou des pilotes. Vargas Llosa lui, depuis un voyage entre Buenos Aires et Madrid, a combattu sa peur de l'avion en lisant pendant les vols des chefs-d'œuvre de la littérature. Alejo Carpentier et *Le royaume du roi Christophe* fut son premier remède contre ce type bien particulier de mal des transports. Vargas Llosa trouve dans les romans ou les textes narratifs la solution à ses tracasseries aériennes. « *Ce remède m'a toujours réussi, écrit-il, à condition de choisir à chaque fois un chef-d'œuvre dont la magie soit non seulement foudroyante, mais continue d'opérer aussi longtemps que je défie les lois de l'apesanteur. Certes, il n'est pas facile de choisir pour chacun de mes vols une œuvre adéquate en termes de qualité et de durée. Mais, avec la pratique, j'ai acquis une sorte d'instinct qui me permet de faire le bon choix parmi les romans et les récits (le genre narratif m'est indispensable car la poésie, le théâtre ou l'essai ne constituent pas des antidotes assez puissants contre ma peur de l'avion). De plus, je l'ai constaté, l'attrait de la découverte n'est pas indispensable, il peut s'agir de relectures, à condition que la magie de l'œuvre soit assez efficace pour que la seconde, troisième ou quatrième lecture m'apporte la même impression de nouveauté et de fraîcheur que la première.* »

GUÉRIR PAR LE LIVRE

Alors qu'une de mes amies très proche est malade d'un cancer vicieux, je me surprends, comme Vargas Llosa le fait (ironiquement, très certainement) le temps d'un vol, à vouloir trouver un secours dans la littérature et dans les livres que j'ai aimés ou que j'aime. J'erre, hagarde, quelques heures par jour devant ma bibliothèque en quête, désespérément en quête, de mots qui viendraient entrer en écho avec mes préoccupations, qui « parleraient » précisément de mes angoisses, mes terreurs et mes espoirs.

Je n'ai malheureusement pas peur en avion et je ne peux donc pas profiter de l'enseignement du grand écrivain péruvien en ce qui concerne mes heures, trop peu nombreuses d'ailleurs, passées dans les airs. Mais en cette période difficile pour moi, j'ai beau me balader avec les œuvres complètes de Mallarmé dans mon sac et mettre la main en cachette sur le cuir de mon édition « La Pléiade », passablement détruite, pour conjurer le mauvais sort, j'ai beau aussi ouvrir, comme le suggère Vargas Llosa pour les longs courriers, *Bartleby* de Melville, *Orlando* de Virginia Woolf ou encore *Les armes secrètes* de Cortazar, je ne trouve guère de remède dans le littéraire. Je ne suis pas assez superstitieuse pour croire au pouvoir de protection d'un livre et même si je répète comme un mantra : « *le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui, / va-t-il nous délivrer avec un coup d'aile ivre / Ce lac dur oublié que hante sous le givre, / Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui !* », je ne me sens guère mieux.

En ce moment, je n'accepte aucun divertissement, aucune distraction : je veille de façon presque jalouse sur la souffrance de mon amie et j'attends que les livres soient à la hauteur de ma peine, sans m'en divertir. Je ne suis pas de celles ou de ceux qui cherchent par la littérature à oublier ce qui m'entoure et à faire disparaître le temps qui est le mien. La négativité est mon monde et le genre narratif ne me délivrera de rien. En ce sens, les conseils littéraires et un peu feints de Vargas Llosa, qui se moque de l'usage bien limité que l'on peut faire du roman aujourd'hui, ne me sont décidément pas d'une grande aide. De même, mon amie malade qui a été toute sa vie de bien portante une fidèle et fervente lectrice de Benjamin et de Montaigne, m'avouait à demi-mot que, depuis l'annonce de sa maladie, les livres qui étaient ses véritables compagnons de vie, n'arrivent plus à la consoler et ne semblent avoir de vertu thérapeutique ni pour son corps ni pour son âme. L'autre jour, tout à coup, je me suis sentie idiote d'avoir voulu parler à mon amie malade comme nous le faisons « avant », en comparant la description de l'effet de sa maladie à celle que j'avais lue chez un auteur, dans un réseau de références livresques anodines. Comme si les choses étaient légères et que le monde avait un sens un peu

niais, gamin... J'étais coupable de me tenir de l'autre côté de la rive de la vie. La fatigue, bien sûr, qui assaille mon amie, n'est pas étrangère à cet agacement ou cette indifférence devant les livres, mais il y a peut-être plus qu'une lassitude physique à l'origine de la sensation de l'échec de la littérature comme consolation ou encore comme guérison.

Me revient à l'esprit ce morceau de Céline qui, dans *Voyage au bout de la nuit*, se moque avec beaucoup de force de la consolation que Montaigne, à la mort de son fils, trouvait dans Plutarque. Face à la mort de son petit copain Bébert, Bardamu s'exprime ainsi : « Il me semblait qu'il n'y avait rien pour Bébert sur terre, même dans Montaigne. C'est peut-être pour tout le monde la même chose d'ailleurs, dès qu'on insiste un peu, c'est le vide. »

L'INTELLECTUEL DEVANT LA CATASTROPHE

Peut-on souscrire au terrible pessimisme de Céline ? Que peuvent la littérature et la culture en général dans les moments de catastrophe personnelle ou collective ? Jean Améry, intellectuel d'origine autrichienne, rescapé d'Auschwitz, se pose la question de ce qu'il peut rester de la culture devant la mort ou l'horreur et si les « *réminiscences et associations esthétiques* » peuvent apporter quelque consolation à l'humain devant l'ignoble et le non-sens. Partant du fait qu'un intellectuel avait moins de chances de survivre à Auschwitz qu'un électricien ou qu'un chimiste (comme l'était Primo Levi), Améry fait remarquer que les intellectuels dans les camps tenaient souvent leur ancienne profession secrète. Le professeur d'université avouait timidement être instituteur « *pour ne pas être l'objet de la colère du SS ou du kapo* ». De même, si les intellectuels recouraient souvent dans des situations difficiles à un courage moral, ils avaient du mal à régler un différend avec un bon coup de poing. Cette non-préparation aux réponses promptes de son corps, ce mépris que le monde lui porte seraient des entraves à la survie même de l'intellectuel dans des conditions aussi terribles que celles qu'offre le camp de concentration. Les questions que se pose avec beaucoup de courage Améry sont simples : la culture et le travail intellectuel servent-ils dans des moments aussi cruciaux et inimaginables ? Ont-ils permis à certains de survivre ou de supporter l'enfer qu'ils vivaient ? La pensée de la douleur ou de l'impensable peut-elle aider celui qui souffre ?

Or Améry compare son expérience des camps avec celle de son ami hollandais, l'écrivain Nicolas Rost qui, dans *Goethe à Dachau*, affirme que la récitation de vers de Hölderlin ou de passage de Herder l'aidait pendant les alertes aériennes. La lecture et l'écriture restaient pour Rost un idéal toujours vivant qui lui permettait de croire encore au sens du monde. Améry, envahi par la honte, avoue n'avoir jamais trouvé dans ses souvenirs culturels la moindre consolation ou le moindre espoir et n'avoir pas été capable, comme l'écrit Rost, de préférer un livre classique à des vivres. En fait, pour Améry, la différence entre lui et Rost réside bien évidemment dans les composantes du caractère individuel, mais surtout dans la nature des expériences concentrationnaires que les deux intellectuels firent. Rost était à Dachau, comme garde-malade, dans un camp où « *l'élément politique* » dominait. À Dachau, tout comme à Buchenwald, les détenus avaient encore un statut. À Auschwitz, il n'y avait aucun livre disponible, du moins pour quelqu'un comme Améry ; la majorité des prisonniers étaient juifs et Améry faisait partie d'une masse anonyme que l'on exterminait vite. La possibilité de s'opposer à la structure spirituelle de l'État n'avait pas droit de cité. On ne reconnaissait pas une quelconque résistance politique ou intellectuelle aux juifs. À Auschwitz, l'intellectuel juif n'existait pas, tout simplement. Il était réduit à sa condition de vermine juive à exterminer. L'intellectuel juif qui possédait la culture allemande se trouvait dépossédé de celle-ci, sans aucune légitimité.

Ce que nous montre ainsi Améry, c'est que la culture, dans des conditions les plus extrêmes, arrive à ne plus faire sens, à n'être pas plus importante que ces cadavres qu'on brûlait devant les yeux des détenus. Elle tiendrait jusqu'à un certain point : jusqu'à Dachau et Buchenwald, mais ne peut que s'effondrer dans un lieu comme Auschwitz. Il y aurait, comme le suggère Céline, des privilégiés qui ont la possibilité de croire à la culture même devant la mort. Pour Céline, Montaigne en fut l'exemple le plus évident. Mais le désespoir que la disparition de Bébert, l'enfant qui meurt, produit sur toute sa communauté de non-lettrés dans *Le voyage au bout de la nuit* souligne combien la culture et ses consolations sont des faits de classe sociale, des effets d'un luxe qui montre l'aspect artificiel et dérisoire du culturel. Pour Céline, l'intellectuel, ou encore l'homme cultivé qu'est Montaigne, trouve une consolation dans la lecture de Plutarque parce qu'il appartient à un monde faux, qui trouve du sens dans tout, entraîné qu'il est à l'herméneutique. Il serait, selon les mots de Céline, habitué à ne pas « *insister* », en se maintenant à la surface des mots, là où le sens ne se défait pas. Le pauvre, lui, qui ne possède pas les signes du monde, est plus prêt de la vérité, qui est celle d'une absence de sens et d'une opacité des signes.

Il ne faudrait pas réduire ici l'écriture de Céline à une théorie sur l'intelligence primitive des ignorants ou à un *remake* spirituel du bon sauvage de Rousseau. Ce que Céline pointe du doigt (et il le fait dans un livre, ce qui montre assez sa confiance en la littérature), c'est un certain type de culture qui ne peut abandonner le sens et qui ne sait rendre compte des diverses sortes de misères et de souffrances. Or chez Améry, Dachau et Auschwitz auraient introduit une différence radicale parmi les intellectuels, entre les non-juifs et les juifs non croyants qui, eux, n'ont pas de dieu comme solution au sens. Et c'est précisément aux juifs non croyants de comprendre, en tant qu'intellectuels, l'effondrement du sens et de la culture dans lesquels ils ont toujours cru, comme en des divinités.

C'est la représentation esthétique de la mort, tout comme Céline le montrait dans le *Voyage au bout de la nuit*, qui, pour Améry, fait problème. Elle est devenue sans intérêt pour l'intellectuel à Auschwitz. Si la littérature, la poésie, le roman, la musique et la peinture ont fourni des images de la mort qui lui donnaient un sens encore humain, « *la mort à Auschwitz n'a plus rien en commun avec une Mort à Venise* ». Toute réminiscence poétique pour Améry était fautive, inadéquate ou encore inconvenante dans ce camp. En ce sens, la littérature ou l'art ne peuvent apporter aucun sens à ce qui n'en a pas et ne peuvent se faire l'écho de certaines souffrances qui leur échappent.

LES POUVOIRS OCCULTES DU LIVRE

Bien que j'aie été fille du désenchantement post-Auschwitz du vingtième siècle, mes études m'ont maintenue dans une idéalisation du littéraire qu'en ce moment je ne peux que soupçonner et que j'ai envie, malgré mon assuétude aux livres, d'interroger. En fait, la question pour moi est la suivante : Puis-je vivre sans avoir ce rapport irrationnel aux livres que j'investis, malgré moi, malgré tout, de pouvoirs occultes ? Suis-je aussi « bête » que Montaigne avec son Plutarque, ou que Vargas Llosa avec ses chefs-d'œuvre, moi qui n'aime que le désespoir (livresque, malgré tout, de Céline) ? Et surtout, si j'ai toujours imaginé la vieillesse ou la fin de la vie comme le moment (si l'on n'est pas mort avant ou complètement diminué) où l'on peut s'éteindre tranquillement parmi des livres chéris, n'y avait-il pas en moi une folie dont il est temps que je prenne la mesure ? De la même façon que la psychanalyse a fini par m'agacer dans les dernières années en se croyant toute-puissante quand elle voit toujours dans chaque acte de vie la manifestation de « *quelque chose de pas réglé* », l'art demande ma critique puisqu'il a aveuglé beaucoup d'entre nous avec ses pouvoirs en nous maintenant dans certains leurre.

L'on pourrait me reprocher mon anti-intellectualisme ici. Et mon amour pour quelqu'un comme Céline — antisémite virulent dont j'ose, en jouant l'anachronisme, comparer la pensée sur la culture avec celle d'Améry, le rescapé d'Auschwitz — m'accuse, bien évidemment. L'on pourra me lire, si l'on veut, comme participant au discours anti-culturel et ignorant qui fait fureur en politique en ce moment. Mais je tiens à réfléchir (parce que justement je persiste à être une intellectuelle et à lire des livres) sur les limites intrinsèques à la culture et à l'art, alors que ces limites ne peuvent pas simplement se poser comme externes, monétaires ou politiques. Quand on lit certains passages du journal de Goebbels, Ministre de la propagande et de la communication sous le III^e Reich, qui avait soutenu sa thèse en 1921 sur un auteur romantique et qui adorait les auteurs russes, dont Dostoïevski, on est éberlués de penser que c'est ce même homme qui a censuré l'art, la presse écrite et la radio, et qu'il a décidé du premier bûcher de livres à Berlin en 1933.

Cet homme très cultivé, avec qui beaucoup d'entre nous pourraient partager de nombreux goûts littéraires, trouvait lui aussi une consolation dans l'art. Il voulait justement éliminer la culture qui aurait pu faire dégénérer cette idée d'un art grandiose et réparateur pour l'Allemagne. La culture n'a pas sauvé les Allemands du nazisme. Mais ce n'est pas non plus elle qui a conduit, sans que l'on s'en soit rendu compte, à Auschwitz. La culture n'a peut-être pas les pouvoirs qu'on lui fantasme. Si elle peut être, pour certains d'entre nous, par intermittence, bien décevante, ce n'est pas seulement parce qu'elle est humiliée financièrement ou médiatiquement. Elle possède en elle-même ses propres misères, ses propres limitations qu'un écrivain comme Irma Kertész n'a cessé de souligner dans son dernier livre paru en français, *Journal de galère...*

LA CULTURE ET SES ENNEMIS

Pour moi, il ne s'agit pas, on l'aura compris, de sortir de l'espace culturel et de quitter mon idée de l'art comme pouvoir, comme guérison, consolation ou catharsis. Améry et Céline qui ne croient pas ou plus en la culture s'adressent néanmoins dans leurs livres à un public lettré. Mais c'est l'essence même de la culture et de l'art que l'on se doit de repenser en ne cherchant pas les ennemis culturels systématiquement ailleurs que dans la culture elle-même. La défaite relative de l'art ne tient pas uniquement dans l'absence ou la présence de politiques culturelles, le manque ou la pléthore de subventions données aux artistes et l'accueil silencieux dans les médias des manifestations esthétiques ou critiques qui ne sont pas grand public. L'humiliation sociale, médiatique que subit la culture à l'heure actuelle, et dont les intellectuels n'arrêtent de se plaindre, n'est pas la seule raison des échecs partiels de la culture. Le mode euphorique sur lequel se pensent les artistes (si seulement on leur reconnaissait la place qu'ils méritent, si seulement on leur octroyait l'argent qu'on leur doit, si seulement ils passaient à l'émission du dimanche soir) et le ressentiment perpétuel que l'on voit tapi dans le monde culturel contre le social confondent une nouvelle forme d'impuissance avec un pouvoir dérisoire qui se croit légitime. Tout ceci constitue un danger très grand pour l'art.

La culture est, de par sa nature même, déception puisqu'elle doit mettre en échec les représentations préfabriquées du monde. Un art qui redonnerait un sens plein à la vie et à la société courrait le risque de flirter avec le totalitarisme. La culture et l'art ne peuvent être pensés sans leurs ratages, sans un certain esprit de sacrifice face au social avec lequel (et il n'y a là rien de romantique) les intellectuels ne peuvent pas toujours pactiser.

Il faut trouver en l'art la force de ne pas croire en sa toute-puissance. Seule la culture peut momentanément et paradoxalement nous guérir d'elle. ⊥